
Existe-t-il un « art africain » ?

Philippe Dagen

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1114>

DOI : 10.4000/critiquedart.1114

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2005

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Philippe Dagen, « Existe-t-il un « art africain » ? », *Critique d'art* [En ligne], 26 | Automne 2005, mis en ligne le 03 février 2012, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1114> ; DOI : 10.4000/critiquedart.1114

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Archives de la critique d'art

Existe-t-il un « art africain » ?

Philippe Dagen

RÉFÉRENCE

Amselle, Jean-Loup. *L'Art de la friche : essai sur l'art contemporain africain*, Paris : Flammarion, 2005

L'Art africain contemporain, Paris : Scala, 2005, (Tableaux choisis)

Africa Remix : l'art contemporain d'un continent, Paris : Ed. du Centre Pompidou, 2005

Les Afriques : 36 artistes contemporains, Paris : Autrement, 2004

- 1 Crise de mauvaise conscience passagère ou signe annonciateur d'un rééquilibrage ? L'art vivant africain fait l'objet en Occident d'une attention qui, jusqu'alors, lui était refusée. L'indice le plus certain en est la tenue à Düsseldorf et Londres, puis à Paris au Centre Pompidou de l'exposition *Africa Remix*, qui doit achever son itinéraire à Tokyo, et la publication d'un catalogue considérable. Ce dernier, dans sa version française, diffère des éditions allemandes et britanniques. Non seulement les notices biographiques des artistes ont été considérablement augmentées, mais il a été adjoint aux textes et essais de présentation une très importante contribution de Thomas Boutroux et Cédric Vincent. En 130 entrées et articles, leur « Africa Remix Sampler » présente dans l'ordre alphabétique des informations abondantes et diverses. Revues, expositions, lieux, mais aussi mouvements et leaders politiques, centres de recherche, congrès ou biennales font l'objet de notices à la clarté et la précision manifestes. Si la présentation à la manière d'un dictionnaire facilite la consultation, elle contraint à une lecture émiettée. Défaut ? Ce n'est pas certain. Les auteurs ne peuvent ainsi risquer de tomber dans les généralisations et les banalités —bien ou mal intentionnées— qui ont dominé longtemps les considérations sur Afrique.
- 2 Il n'est que de voir combien les essais qui ouvrent le catalogue se gardent de l'excès de certitude : « Nous tâtonnerons encore. Nous chercherons toujours à comprendre l'incompréhensible, à saisir l'insaisissable », écrit ainsi Simon Njami, commissaire général d'*Africa Remix*. Jean-Hubert Martin, en introduction à une esquisse d'histoire de la

réception de l'art actuel africain depuis la décolonisation rappelle que l'exposition est « le reflet d'un état de notre connaissance, sachant qu'il y a beaucoup d'endroits que Simon Njami n'a pas eu le temps de visiter ». David Elliott lui fait écho avec la force nécessaire : « L'Afrique a longtemps été le tombeau du commissaire d'exposition. Immense, “dangereux”, impossible à cerner, ce vaste continent est réfractaire à toute tentative de synthèse et bien des expositions d'art africain contemporain n'ont fait que renforcer les stéréotypes habituels —état arriéré, exotisme, dislocation— que leurs commissaires se sont donné beaucoup mal à combattre. » La déclaration est sans appel.

- 3 Tombeau du commissaire donc, et peut-être aussi tombeau de l'historien et du critique ? Le rangement thématique des artistes qui prévaut dans le catalogue comme dans l'exposition ne fait en effet que brièvement illusion. Trois « sujets » ont été distingués, « Identité et histoire », « Corps et esprit », « Ville et terre ». A quoi s'ajoute une dernière partie, « Mode, design et musique » dont l'intitulé suffit à suggérer qu'elle ne relève pas du même principe de classement. On ne voit pourtant pas pourquoi une musique ou une mode ne poserait pas la question de l'identité, de la ville ou du corps. Mais cela supposerait d'en finir avec les distinctions entre disciplines et supports, de réunir par exemple sons et couleurs et de cela *Africa Remix* ne se montre pas capable. Si l'exposition démontre que les artistes africains d'aujourd'hui connaissent l'actualité internationale des arts —mais en doutait-on ?—, que nombre d'entre eux travaillent plus souvent en Europe et aux Etats-Unis que dans leurs pays d'origine —mais ne le savait-on pas déjà ?—, elle ne peut aller au-delà d'une énumération anthologique, d'une collection de chefs d'œuvres et de noms. La diversité des histoires nationales et personnelles, celle des références culturelles et politiques, celle des pratiques enfin, rendent évidemment impossible la tâche qui consisterait à considérer l'art africain en tant que tel, comme un ensemble susceptible d'être analysé et théorisé. Là encore, qui s'en étonnerait ? Qui se risquerait à définir un art européen de Dublin à Kiev ou un art américain du Chili au Canada ? L'idée même est absurde et c'est évidemment là la conséquence des habitudes de pensées centrée sur l'Occident que de postuler qu'il existerait, vu de loin, —vu de France par exemple— un art africain, quand il n'y a que des artistes et des œuvres, dans des histoires et des géographies.
- 4 *L'Art africain contemporain* de Christophe Domino et André Magnin et *Les Afriques* d'Olivier Sultan s'en tiennent donc à des énumérations : pour l'un 12 artistes, pour l'autre 36, ce plus grand nombre étant dû à la présence de nombreux Occidentaux, de Jean-Michel Basquiat à Orlan et Robert Combas. Les Africains les plus connus d'aujourd'hui se retrouvent dans les deux anthologies : Frédéric Bruly Bouabré, Bodys Isek Kingelez, Chéri Samba, Seydou Keita. La comparaison des deux livres serait favorable au premier, moins pour des pages introductives trop laconiques que pour des présentations des artistes remarquablement détaillées et riches en éléments de comparaison et en références. La question sans cesse sous-jacente des relations entre l'art africain « premier » —selon la terminologie discutable du musée du Quai Branly— et l'actuel est ainsi posée avec pertinence et traitée au moyen de comparaisons et de généalogies convaincantes.
- 5 Elle l'est aussi, entre bien d'autres, dans *L'Art de la friche*, de Jean-Loup Amselle. Sous-titré *Essai sur l'art africain contemporain*, le livre tient du pamphlet, de la chronique actuelle, du mouvement d'humeur. Les jugements péremptaires y succèdent aux maximes foudroyantes et, si l'on comprend très vite, que l'auteur dénonce les truismes rassurants, les confort de pensée et les sous-entendus douteux qui ont pollué le regard porté sur les artistes, on distingue moins ce qu'il veut déduire de cette critique radicale. Que tout

regard sur une culture autre soit déterminé par les présupposés du regardeur, on ne saurait le nier : c'est là un principe premier de toute histoire des arts et des goûts. L'Afrique serait « une garenne aux fantasmes » ? Evidemment. Mais, ni plus ni moins que l'Antiquité dite « classique » ou le Moyen Age dit « chrétien ». Qu'il faille nommer ces « fantasmes » et les décomposer pour s'en délivrer, évidemment encore. Mais, dans ce cas, il conviendrait que l'analyse aille au-delà des imprécations et des schématisations.